

aux pieds de madame et de mademoiselle Mac-Laën.

Dans ces expressions le regret du marquis de Villeroy transperçait déjà. Il trouvait son ami Émile trop heureux, mais il ne voulait pas complimenter mademoiselle Jenny Mac-Laën, parce qu'il la trouvait beaucoup trop belle pour son fiancé. Il déposait sa carte à ses pieds avec je ne sais quelle arrière-pensée de s'y mettre lui-même.

— Et quel jour seras-tu le plus heureux des hommes? — style consacré, — reprit-il en regardant toujours les futurs épousés.

— Mon cher, d'aujourd'hui en huit. Tu recevras la lettre de faire part demain matin. J'espère bien que tu seras des nôtres. On ne s'ennuiera pas trop : messe en musique, Faure m'a promis de chanter ; après la messe on déjeunera au Café Anglais, douze à table, pas un de plus pour ne pas être treize. Je compte sur toi.

— Et après le déjeuner ? demanda insidieusement Rodolphe.

Il regardait la jeune fille.

— Oh ! après le déjeuner c'est l'inconnu.

Nous ne savons pas encore si nous irons souper à Versailles ou à Fontainebleau. Peut-être partirons-nous pour l'Italie avec cinq minutes d'arrêt à Monaco.

Pendant que parlait Émile, Jenny gardait l'adorable sérénité de sa figure. Nulle émotion ne se trahissait ni dans ses yeux ni sur ses lèvres. Les pensées les plus chastes passaient sur son front.

— Pauvre enfant ! se dit Rodolphe, on lui parle mariage et elle ne sait rien de l'amour.

Plus il la regardait et plus il la trouvait belle. Un peu trop blanche peut-être. Le brouillard écossais avait laissé sur ses joues son voile humide. Sa figure appelait le soleil. Galathée n'était pas encore descendue du piédestal.

On jouait ce soir-là *Robert-le-Diable*. La toile se levait sur la scène des tombeaux.

— Adieu, dit Émile à Rodolphe, nous allons voir les nonnes que tu connais bien.

— Est-ce qu'il vous reste une place dans votre loge ? demanda Rodolphe d'un air dégagé comme s'il avait une demi-heure à perdre.

— Oui, oui, viens avec nous. C'est une des grandes loges du foyer.

Naturellement le marquis de Villeroy se plaça derrière Jenny. N'était-ce pas le devoir d'Émile de se placer derrière la mère?

Quoique Rodolphe eût perdu sa situation dans la diplomatie pour avoir voulu être plus savant que le ministre dans la question d'Orient, on le considérait toujours dans le monde parisien comme un personnage. Il gardait plus d'un bon point dans son jeu, par son titre, par sa fortune et par son esprit. On ne doutait pas qu'il ne fût, un jour ou l'autre, nommé ambassadeur.

Émile, qui ne se croyait rien du tout, quoiqu'il fût un homme d'argent, regardait avec un secret orgueil Villeroy dans sa loge. Il prouvait ainsi à sa femme qu'il voyait bonne compagnie. Il pensait que les spectateurs des loges voisines reporteraient sur lui quelque peu de la considération qu'ils accordaient à Rodolphe. Combien de gens qui croient ainsi se dorer! Combien d'autres qui croient se dédoré!

Madame Mac-Laën aimait les légendes.

Sans s'inquiéter des fines railleries de M. de Villeroy qui connaissait par son petit nom toutes les nonnes, elle voulait qu'Émile lui expliquât mot à mot l'histoire de Robert le Diable, — sans la musique. — Or, pendant que son futur gendre, qui ne savait pas cette histoire, se torturait à en inventer une, le marquis tentait de pénétrer dans ce beau marbre qu'il avait devant lui. Jenny répandait une senteur de jeunesse qui l'enivrait. Sous prétexte de ne pas bien entendre quand elle parlait, il se penchait et il effleurait de ses lèvres brûlantes les cheveux blonds de l'Écossaise. Il était exquis, il était charmant, il était adorable.

Il commença par dire à Jenny, — vieille chanson, mais les plus vieilles sont les meilleures, — qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau sous le ciel; que, certes, mademoiselle Mac-Laën pouvait donner une leçon de beauté, de noblesse et de grâce aux Parisiennes; que jamais héroïne de Walter Scott n'avait éveillé en lui d'aspirations plus poétiques. Il demanda à la jeune fille si elle n'avait pas une sœur, une cousine ou une amie, qui fût, non pas

belle de sa souveraine beauté, mais belle encore par un air de famille qui lui prendrait le cœur.

L'Écossaise se trouva soudainement dans l'atmosphère amoureuse qui devait la faire descendre de son piédestal de marbre. C'était la première fois qu'on lui parlait si bien. Et qui lui parlait si bien? Un gentilhomme, un homme d'esprit. Émile n'était ni gentilhomme ni homme d'esprit.

Émile n'était cependant pas le premier venu. Fils d'un receveur général, il était né dans une bonne maison. Il y avait pris, dès son enfance, les belles habitudes mondaines. Il avait vécu en familiarité intime avec la jeunesse dorée. Il était sur les confins de l'esprit; si on ne citait pas ses mots, c'est qu'on citait trop ses louis. Il n'avait pu se dépouiller de la robe des affaires. Ni les femmes, ni la politique, ni les arts, n'avaient apaisé en lui cette soif d'argent qu'il avait prise dans la maison paternelle. Quelle que fût la conversation, il n'était jamais cinq minutes sans montrer le bout de l'oreille du roi Midas.

Voilà pourquoi mademoiselle Jenny Mac-

Laën, qui n'avait encore bien écouté que deux Français depuis qu'elle était à Paris, Émile et Rodolphe, pensa tristement, quand la toile tomba sur l'acte des tombeaux, qu'il y avait entre les deux amis un abîme : d'un côté, la nuit; de l'autre, la lumière.

Émile avait parlé en homme sérieux qui demande respectueusement la main. Rodolphe avait parlé en amoureux hardi qui veut prendre le cœur. La moralité, c'est qu'il faut toujours, pour bien conquérir une femme, lui parler comme si elle devait être une maîtresse. Après cela, tout le monde n'a pas la phraséologie savante et perverse des Rodolphe de Villeroy.

Le bonheur est confiant. Dans l'entr'acte, Émile qui, sans doute, espérait rencontrer au foyer quelques hommes d'affaires pour dire un mot de la Bourse et de la coulisse, pria Rodolphe de conter à ces dames, mieux qu'il ne l'avait fait, la légende de Robert le Diable. Il ne s'aperçut pas que la mère dormait à moitié et que la fille était pour Rodolphe tout yeux et tout oreilles.

Rodolphe, comme si la mère dût l'entendre

un peu, parla de Robert le Diable, mais c'était parler de lui-même. Il conta comment il avait donné son âme à Satan pour ses pompes et ses œuvres. Les femmes n'aiment pas les anges, si ce n'est dans le ciel; sur la terre, un beau diable barbu a bien plus d'action sur elle. Elles rêvent le bien et se soumettent au mal.

— Quoi! dit tout à coup Jenny, vous avez donné votre âme au diable?

— Oui, répondait-il, je me suis engagé pour toute ma jeunesse dans le régiment des maudits. Mais rassurez-vous, le diable ne me tient par un cheveu que jusqu'au jour où mon cheveu deviendra blanc. Alors je reprendrai ma robe d'innocence sous les larmes du repentir.

— Vous n'êtes pas si diable que ça, dit Jenny, qui s'était animée et qui avait la fièvre.

— Je suis bon diable, reprit Rodolphe, mais j'ai une volonté d'enfer.

Il regarda la mère qui était tout à fait endormie.

— Que vous sert d'avoir une pareille vo-

lonté? demanda Jenny en tournant la tête.

Leurs yeux se rencontrèrent; ils tressaillirent tous les deux comme si un éclair d'orage eût traversé la loge.

— Si vous n'étiez à la veille de votre mariage, vous verriez ce que je fais de ma volonté.

Jenny avait de l'esprit.

— Oh! dit-elle, quoique j'entende mal le français, je connais la manière de parler. Les enfants disent la même chose: s'il y avait un chemin de la terre à la lune tout le monde escaladerait le ciel. Mais il n'y a jamais de chemin, mais devant votre volonté il y a toujours un abîme.

Rodolphe n'avait plus qu'une hardiesse à tenter, il la tenta.

— Et si je franchissais l'abîme, si je foulais d'un pied dédaigneux les préjugés qui masquent la nature, l'amitié pour des gens qui ne sont pas vos amis, le devoir pour des causes qui ne sont pas sacrées? Si je vous disais, en vertu de mon cœur qui est ma seule religion, puisque si Dieu est quelque part il est là: Je vous aime! je vous aime! je vous aime!

— Chut! dit Jenny toute pâissante.  
Elle regarda si sa mère dormait encore.  
Pour masquer son émotion elle reprit en souriant :

— Vous m'aimez depuis cinq minutes.

Villeroy lui répondit avec beaucoup d'éloquence qu'il l'aimait depuis toujours. La preuve c'est qu'à son apparition un grand trouble s'était fait en lui. Quoiqu'il fût attendu par un ami pour aller à la Cour il l'avait suivie dans la loge. Tout ce qu'il lui avait dit c'était son cœur qui parlait malgré sa raison. Il n'était plus maître de lui, il obéissait à sa destinée.

— Dites plutôt au diable, reprit Jenny.

— Peut-être, continua Rodolphe. Mais prenez garde! si j'obéis au diable je vais vous prendre doucement dans mes bras, sur mon cœur, dans le rayonnement de mon amour, je vais vous enlever au bout du monde dans mon château où nous vivrons des siècles de bonheur.

On ne conquiert les femmes ni avec des phrases toutes faites, ni avec des raisonnements. La poésie française n'a guère d'action

sur elles. Elles aiment les images du Tasse et de Shakespeare, ces deux maîtres radieux si malmenés par Boileau et Voltaire. Clinquant! disaient-ils. C'est l'or de l'amour, c'est la divine monnaie dont se paient les imaginations ardentes.

Rodolphe, qui se montait aisément la tête, ne craignait pas de s'aventurer dans les expressions les plus follement poétiques quand il avait sous la main une femme romanesque comme cette vivante héroïne de Walter Scott.

Il y a plus d'une Parisienne qu'on prend avec la langue de Voltaire : ce sont celles qui se laissent prendre par l'esprit — les plus difficiles. — Mais celles qui n'ont pas jeté leur cœur à la mer et qui n'ont pas fait naufrage, aiment les ivresses des doux propos.

Jenny se sentait ensorcelée.

Tout à coup Émile reparut dans la loge : il était bien loin!